

Les yeux de Léa parcouraient désespérément la carte, à la recherche d'une échappatoire. Venue passer une journée à Paris afin de rencontrer un vieux copain de lycée, elle avait cru qu'elle serait reçue dans les bureaux de la banque où il travaillait et non pas à déjeuner dans cette brasserie du boulevard Saint-Germain. Commander une pizza ? Elle n'avait aucune envie de retirer à la main tous les lardons. Aussi se tranquillisa-t-elle un peu en découvrant parmi les entrées une salade au crottin de Chavignol.

— Nous n'avons plus de crottin de Chavignol, dit le garçon.

Elle mordit sa lèvre et se replongea dans la carte. Le service battait son plein et son ancien camarade, qu'elle n'avait pas revu depuis des siècles, dévorait les chips offertes en apéritif après avoir commandé une côte de bœuf. Elle se décida enfin.

— Alors ce sera une salade du Midi au jambon et aux légumes, mais sans jambon.

Le garçon haussa un sourcil puis s'éloigna, la laissant face à la cravate en soie et au regard inquisiteur de Jean-Claude.

— Euh... je fais une allergie au jambon, dit-elle, embarrassée.

Existait-il des cas répertoriés d'allergie au jambon ? Pas sûr, mais ce n'était qu'un demi-mensonge : le jambon la dégoûtait vraiment, à plus forte raison depuis qu'elle avait adopté un cochon nain du nom de Charline. Jean-Claude, qui n'avait jamais brillé ni par la délicatesse ni par la psychologie, déclara un amour immodéré pour le jambon ibérique aux glands de chêne dont il se régalaît chaque fois qu'il allait en Espagne.

— Tu devrais en mettre à ta carte, ça ferait un malheur.

Elle revit ces jambons entiers, en vente dans un marché. Était-ce parce que leur alignement lui faisait penser à des gambettes dans une revue de music-hall ? Toujours est-il qu'elle avait fini par voir à la place des jambes humaines. Mais ses difficultés avec la viande remontaient beaucoup plus loin. À dix ans, ses grands-parents lui avaient offert un poussin qu'elle avait élevé avec amour jusqu'à ce que son père, attiré par son vigoureux plumage, en fasse une poule au pot à l'ancienne. Un premier choc, vite surmonté en apparence, mais qui avait laissé des marques.

Jean-Claude la regarda droit dans les yeux.

— Sincèrement, je n'aurais jamais cru que tu deviendrais patronne d'un resto, surtout à Rennes.

Personne n'aurait jamais cru qu'elle deviendrait patronne d'un resto (et chef, car elle tenait les fourneaux). Élève brillante, elle avait obtenu son bac à seize ans avec la mention très bien. C'est ensuite que tout s'était gâté : elle avait tenté sa chance aux Beaux-Arts et mis quatre ans à découvrir qu'elle n'avait pas la vocation avant de se retrouver, à la consternation de ses parents, au chômage et sans diplôme. Par conséquent, Jean-Claude ne faisait que suivre l'opinion générale d'après laquelle elle avait mal tourné. Il prit une poignée de chips et l'enfourna.

— Un resto bio, en plus.

Ce « bio en plus » était un moindre mal, songea-t-elle en regrettant de n'avoir pas menti carrément en présentant La Dame verte comme un restaurant de cuisine traditionnelle. À cause de ses scrupules débiles, elle s'était aventurée sur un terrain dangereux, or un emprunt de quinze mille euros était en jeu, une somme vitale si elle ne voulait pas fermer boutique. Le garçon déposa sur la table la côte de bœuf et la salade du Midi.

— Comme vous ne vouliez pas de jambon, nous avons mis du thon.

— Hum ! Elle comprit que son pâlissement risquait de la trahir et qu'elle avait une demi-seconde pour réagir. Hum ! Hum ! Merci beaucoup.

Elle imagina l'étonnement de Jean-Claude et l'enchaînement de réactions si, par malheur, elle avait laissé le poisson dans son assiette.

— Une autre allergie ?

— C'est que je suis végétarienne.

— Vé... végétarienne ?

À ce stade, il découvrirait le fin mot de l'histoire et elle pourrait faire une croix sur son emprunt. Quelle banque serait assez folle pour financer un resto végétarien ? Même en admettant que Jean-Claude ait les idées larges et soit un banquier New Age surfant sur la vague verte, elle ne couperait pas au vieux refrain fatigant :

« Ah ! Je croyais que les végétariens mangeaient du poisson.

— Absolument pas.

— Pas même des bigorneaux ?

— Tu as déjà entendu parler de poissons qui poussent dans les potagers ? répondrait-elle, feignant d'ignorer la question vicieuse sur les bigorneaux. Ou de fruits de mer poussant dans des vergers ? »

À la façon dont il tailladait sa côte de bœuf d'un air ravi, Jean-Claude était un carnivore irréductible, d'où cette probable exclamation.

— Mais enfin, un foie gras poêlé aux girolles, un canard aux olives, un lapin sauté chasseur ! Je ne sais pas moi, même un poulet rôti !

La conversation qui suivrait varierait peut-être dans les détails, mais serait celle-ci dans les grandes lignes : il voudrait savoir si elle ne souffrait pas de carences et elle assurerait que non, elle se portait bien. Il répliquerait que bon, d'accord, mais que l'homme

mangeait de la viande depuis la préhistoire et que, sans cet apport de protéines carnées, notre cerveau n'aurait jamais atteint sa taille actuelle. Elle assurerait que ce n'était pas l'ingestion de viande, mais l'invention de la cuisson – laquelle augmentait la quantité d'énergie pouvant être extraite des aliments et permettait par conséquent de rompre avec la recherche constante de calories –, qui avait permis à notre cerveau de se développer bien davantage que celui des grands singes. Il n'avait qu'à lire plus de revues scientifiques, et toc !

Il s'échaufferait, clamerait que l'homme était au sommet de la chaîne alimentaire. Elle mettrait en doute l'idée que cet argument convainque les premiers martyrs chrétiens dans la fosse aux lions, par exemple. Il défendrait celle que l'homme, comme tout animal, avait droit à sa part de prédation. Elle le féliciterait de faire de nous des animaux ; après tout, ne partageons-nous pas 98,7 % de notre code génétique avec le bonobo et 95 % avec le porc ?

Cette comparaison entre l'animal humain et l'animal non humain irriterait encore plus Jean-Claude. Il l'accuserait, elle et ceux de son espèce, d'être des empêcheurs de manger en rond avec leurs discours moralisateurs sur la souffrance animale. Du reste, saurait-elle lui apporter la preuve scientifique que les carottes ne souffrent pas quand on les arrache ? Elle le mettrait au défi de localiser le système nerveux central de la carotte, prix Nobel à la clé. Il demanderait ce qu'elle ferait si elle se crashait en avion dans

la Cordillère des Andes et n'avait, pour tout aliment, qu'un pot de rillettes. Le végétarisme n'était pas une religion, rétorquerait-elle, juste un choix de vie, et elle ne refuserait pas de faire une exception si des circonstances extrêmes l'exigeaient. Sur ce, elle accuserait l'industrie de la viande de détruire l'environnement. Il la taxerait d'extrémisme et lui reprocherait de se préoccuper davantage des poulets de batterie que des enfants crevant la faim. Le submergeant de chiffres, elle établirait un lien direct entre l'industrie de la viande, la surexploitation des ressources agricoles et la faim dans le monde.

À court d'arguments, il en reviendrait aux carences alimentaires et imputerait la faible libido des végétariens au manque de vitamines. Elle reconnaîtrait que oui, ils étaient tous pâlichons, anémiques et impuissants, il n'y avait qu'à voir les centaines de millions d'entre eux qui vivaient en Inde. Exaspéré, il lui rappellerait qu'Hitler ne mangeait pas de viande. Oui, tout comme Tolstoï, Léonard de Vinci ou Einstein, invoquerait-elle. Il la soupçonnerait d'être sous l'influence d'un gourou, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle se dresse sur ses jambes et lui balance une gifle, car elle avait la main leste.

Elle piqua sa fourchette dans le thon, possiblement contaminé au mercure. De toute manière, d'après sa longue expérience, on ne devenait pas végétarien en bavardant. Cela réclamait une certaine prédisposition, plus un événement déclencheur, voire une heureuse

## Le Vert et le Rouge

coïncidence. Comme le Beatles Paul McCartney qui mangeait de la viande d'agneau quand il vit, par sa fenêtre, des agnelles batifoler dans un pré. Mais ce n'était pas tout. Dans l'esprit de Léa, le végétarisme était un peu à l'alimentation ce que l'amour était au sexe. Il existait le même rapport entre un hamburger gras et une terrine de légumes grillés avec son pesto de roquette et ses amandes grillées qu'entre un film porno et Roméo et Juliette. Jean-Claude partagerait-il cet avis ? Son assiette ressemblait à un champ de bataille ; un monticule de haricots verts résistait aux assauts de sa fourchette alors que, plus loin, un bout d'os et des morceaux de gras gisaient dans une mare de sang. *Il va prendre un steak tartare en dessert, s'inquiéta-t-elle.* Et de s'interroger sur sa réaction s'il avait pu déguster l'entremets velouté au lait de riz, à la purée d'amandes blanche et aux dattes Medjool et crème de noisette qu'elle servait à La Dame verte. La plupart des gens n'avaient aucune idée des possibilités nutritives, mais aussi gustatives, de la cuisine végétarienne. Le hic est que, s'il venait dans son établissement, il se rendrait compte qu'il était vide, et adieu les quinze mille euros. Non, elle devait se montrer patiente, astucieuse et tolérante. C'est alors que Jean-Claude, après avoir essuyé dans sa serviette le jus de viande qui rougissait ses lèvres, mit les pieds dans le plat.

— Saignante, comme je les aime. Sincèrement, je ne comprends pas les végétariens, faut être débile.





**M**athieu était-il amoureux d'Astrid Nedelec où n'éprouvait-il pour elle qu'une forte attirance sexuelle ? Il venait de répondre aux quatorze questions de l'échelle de la Passion amoureuse et le résultat paraissait sans appel.

*Seriez-vous profondément désespéré si elle vous quittait ?* Difficile à savoir puisqu'ils n'avaient pas encore couché ensemble, mais il supputa que oui. Cinq sur neuf.

*Il m'est parfois impossible de contrôler mes pensées ; son image m'obsède.* Oui, son image l'obsédait, mais plus sur les formes que sur le fond. Trois sur neuf.

*Je me sens heureux quand je fais quelque chose pour la rendre heureuse.* Professionnellement, il appréciait beaucoup leur collaboration, mais non, il ne se serait pas réveillé la nuit pour lui préparer une bouillotte. Deux sur neuf.

*Je préfère sa présence à n'importe quelle autre.* Bien sûr, du moins à Rennes où il ne connaissait personne. Trois sur neuf.

*Je serais jaloux si elle tombait amoureuse de quelqu'un d'autre.* Neuf sur neuf, il était quand même un être humain capable de sentiments.

*Je meurs d'envie de tout savoir sur elle.* N'exagérons pas, elle était intelligente, mais dépourvue de fantaisie et de la moindre curiosité. Trois sur neuf.

*Je la désire au plan physique, émotionnel et mental.* Sur le plan physique, oui, sur le plan émotionnel, oui, mais à cause de sa solitude involontaire. Sur le plan mental ? Il ne comprenait pas. De nouveau trois sur neuf.

*J'ai un appétit sans fin d'affection de sa part.* C'est Chéri, le chihuahua de sa grand-mère qui avait un besoin sans fin d'affection. Deux sur neuf.

*Pour moi, c'est la parfaite partenaire romantique.* Le mot « romantique » le mettait mal à l'aise ; et puis il ne pouvait pas répondre tant qu'il n'aurait pas couché avec elle. Dans le doute, cinq sur neuf.

*Je sens mon corps réagir quand je suis près d'elle.* Neuf sur neuf ; physiquement, Astrid était son type, sa seule poignée de main le mettait dans tous ses états.

*Elle occupe mon esprit en permanence.* En jouant sur les mots, il aurait pu mettre neuf sur neuf, parce que le boulot occupait son esprit en permanence et que les deux, son boulot et Astrid, étaient indissociablement liés, mais cela aurait tout faussé. Deux sur neuf.

*Je veux qu'elle connaisse mes pensées, mes peurs et mes espoirs.* Ouille ! Dangereuse dérive qui pouvait mener au mariage. Un sur neuf.

*Je cherche toujours des signes indiquant qu'elle me désire.* Il ne cherchait rien du tout, mais dans ce cas précis, les signes étaient évidents ; il était même persuadé qu'elle avait quitté son ex grâce à lui. Cinq sur neuf.

*Je suis très déprimé quand les choses tournent mal dans ma relation avec elle.* Il n'était pas un sociopathe et préférait, a priori, avoir de bonnes relations avec tout le monde. Cinq sur neuf. Cela donnait un total de cinquante-sept points. Même en majorant le score de dix en raison du cynisme inhérent à la condition masculine, il était loin de la ponctuation maximale de cent vingt-six points.

Une secousse le tira de ses pensées et il constata que le train entraît en gare. La première classe était pleine de cadres sup rennais venus à Paris pour le Salon international de l'innovation alimentaire. Mathieu essaya de les situer sur l'échelle de la Passion amoureuse et se demanda comment ils auraient réagi s'il leur avait parlé de son problème avec les femmes. Problème ? Il alla se débarbouiller aux toilettes et la glace lui renvoya l'image d'un homme large d'épaules, aux cheveux bruns, aux yeux noisette et au nez un peu fort, voire tordu, le genre d'imperfection qui, pensa-t-il, vous distingue du commun des mortels. Il débordait

de testostérone et, malgré une vie sexuelle menée à plein régime, n'avait jamais eu à déplorer la moindre panne de cet ordre. Et voilà qu'Astrid Nedelec, la directrice de la communication et la fille du patron, avait le béguin pour lui. Alors, où était le problème ?

Jean-Sylvain, le cousin d'Astrid, l'avait précédé sur le stand de Salaisons Nedelec où il était en train de briefer les hôtes. C'était le hic des boîtes familiales, pensa Mathieu, les fonctions étaient peu ou mal définies, et un directeur financier jeune et inexpérimenté pouvait se mêler de n'importe quoi. Prenant sur lui, il alla lui serrer la main.

— Je cherche Astrid.

— Elle est encore en retard, répondit froidement Jean-Sylvain.

Était-ce à cause de ses deux mètres que cet abruti prenait tout le monde de haut ? Pourtant, il n'y avait pas de quoi pavoiser, se dit Mathieu. Sa principale qualité, l'unique en fait, était d'avoir des oursins dans les poches et d'économiser sur le moindre centime d'euro, d'où ses vestes trop courtes et ces parfums abominables dont il s'arrosait copieusement. Bah ! De toute façon, il n'avait aucune envie de se livrer à un concours d'acné avec ce morveux et préféra courir les allées du salon.

La concurrence s'était déchaînée : huile d'olive en spray, fromage en bombe, gelée de vin, chewing-gum à base de testicules de renne, tripes à la tex-mex, beurre aux morilles et tout un tas d'autres choses éton-

nantes. Décidément, il aimait l'agroalimentaire. C'était un secteur dynamique et innovant, or il était un *work addict* des plus imaginatifs. Quand il avait quitté Paris pour devenir responsable du *category management* chez Salaisons Nedelec, cette entreprise rennaise ne fabriquait que des saucisses fraîches, du jambon blanc, du jambon fumé, de l'andouille, du saucisson sec et du boudin blanc à l'ancienne. Des produits excellents mais plutôt ringards, distribués sans vraie stratégie. En six mois, il avait relancé les ventes dans les grandes et moyennes surfaces et proposé, en empiétant sur les plates-bandes de la directrice du marketing, le lancement d'un mini-saucisson d'apéritif à l'ail. Bingo ! Le mini-saucisson avait fait un tabac dans tous les linéaires de France et de Navarre ! La directrice du marketing, Fabrizia, avait été remerciée et il avait été nommé à sa place, s'attirant la rancune tenace de Jean-Sylvain qui en pinçait presque autant que lui pour cette belle Italienne. Il repensa avec nostalgie au sourire dévastateur de Fabrizia, à ses hautes bottes, à leur rivalité qui n'excluait pas une certaine attraction.

Une sonnerie de mobile mit fin à sa rêverie.

— Bonjour Mathieu !

La voix, caressante, était celle d'Astrid. Sa réunion chez Bill & Burton, leur agence de relations publiques, risquait de se prolonger, or une équipe de télévision de France 3 Bretagne passerait vers 11 heures sur le stand pour un reportage et elle n'était pas sûre d'arriver à temps.

— Passer à la télé ne vous ferait pas peur ? demanda-t-elle.

— Vous plaisantez ? Mon plan B de carrière était de devenir présentateur de jeux télé.

Elle s'esclaffa.

— Vous, les hommes, et votre folie des grandeurs ! Le ton redevint sérieux. Je vous préviens, ce n'est pas *Questions pour un champion*, les journalistes se comportent parfois comme de vrais sadiques.

— Soyez tranquille.

— Parfait. En mon absence, c'est au marketing de répondre, à personne d'autre.

Il l'aurait embrassée ! Ce qu'elle voulait dire, c'est que Jean-Sylvain, son cousin, qu'elle chérissait presque autant que lui, ne devait pas s'approcher du micro.

Il retourna vers le stand en sifflotant, mais déchantait à la vue d'Auguste Nedelec qui dominait la foule de sa stature de colosse. Mince ! Qu'est-ce que le papa d'Astrid fichait là ? N'était-il pas censé prendre une semaine de repos à cause de ses problèmes de santé ?

— Astrid va être furieuse, mais je n'ai pas pu résister, j'ai sauté dans le premier train, fit Auguste avec un sourire jovial qui projeta en avant son large menton.

Mathieu comprit que l'interview allait lui passer sous le nez. Quelle tuile ! Sans parler des parts de marché que le PDG allait encore leur faire perdre : bien qu'il ait conduit d'une main de maître la transformation d'une modeste charcuterie du centre de Rennes en une prospère entreprise familiale, il n'était pas précisément

un as de la communication. Mathieu éprouvait néanmoins de l'affection pour ce self-made-man, un vrai bourreau de travail. L'une des choses qu'il admirait le plus chez le patriarche, entré dans la profession comme apprenti à l'âge de treize ans, était qu'il soit resté aussi proche du terrain malgré son ascension. Ainsi, entre deux réunions, il aimait se rendre à l'atelier de découpe et désosser quelques carcasses, une lame de vingt centimètres à la main. Mais la simple idée d'une rencontre entre Auguste et le second mari de sa mère, le directeur général hypercoincé d'une multinationale du yaourt, mettait Mathieu au supplice.

L'équipe de France 3 se présenta à 11 heures et l'interview débuta par une question attendue de la journaliste.

— Quels seront vos lancements sur ce salon ?

Auguste se rengorgea.

— Après le lancement à succès de notre mini-saucisson à l'ail, nous sommes candidats à la médaille d'or avec un nouveau produit qui, je le crois, va faire parler de lui : le saucisson aux fruits rouges.

Mathieu regretta de ne pas être à la place du PDG. Comme le mini-saucisson à l'ail, le saucisson aux fruits rouges était son bébé. Il en avait eu l'idée au retour des vacances d'été en dégotant dans son frigidaire un vieux bout de saucisson et une barquette de myrtilles congelées. Grâce à cette trouvaille, il espérait évincer

Jean-Sylvain du poste de virtuel numéro deux de la boîte.

Monopolisant le micro, Auguste affirma que Salaisons Nedelec, grâce à son activité d'élevage intégrée, était l'une des seules entreprises du secteur à pouvoir garantir la parfaite traçabilité de ses produits. Très au fait de la susceptibilité des journalistes, Mathieu pressentit un incident. Ce que confirma la question suivante.

— Que répondez-vous à ceux qui accusent les éleveurs de propager la grippe porcine, de maltraiter les animaux et de souiller les nappes phréatiques ?

Le sang afflua aux joues du PDG. Sa voix de stentor monta de plusieurs décibels.

— D'abord, qui profère ces insanités ?

— Des associations d'écologistes, de protecteurs des animaux, de végétariens...

— Végétariens ! s'écria Auguste.

— Oui, des gens qui refusent de manger de la viande.

— Je sais très bien qui ils sont !

Les joues d'Auguste devinrent rubicondes. Il aurait volontiers coupé en lanières l'estomac et les intestins de l'insolente avant de les passer dans de la saumure et de les enfilet dans un boyau fait de peau de fesse, c'était aussi évident pour Mathieu que l'imminence d'une gaffe terrible. Son sixième sens ne le trompa pas.

— Écoutez, ce ne sont pas ces ayatollahs de la carotte qui vont nous donner des leçons ! Auguste



## Le Vert et le Rouge

désigna les visiteurs qui dégustaient les charcuteries sur le stand. Regardez-les, on dirait des assassins, de dangereux criminels ? J'ai une tête de criminel, ma p'tite dame ?

*Les ayatollahs de la carotte !* Bonjour les dégâts ! Avant de vivre à Rennes, Mathieu ne pensait rien de précis des végés. Au mieux, de petits hommes verts venus d'une autre galaxie avec des intentions indéfinissables. Cependant, depuis qu'il les avait vus à la télé bloquer des camions de porcs sur les routes de Bretagne, il percevait mieux leur danger : ces babas pas très cool formaient une secte de gens carencés et agressifs, prête à tout pour convertir le monde à l'herbivorisme. Mais de là à le déclarer à l'antenne, Auguste avait clairement perdu les pédales.